

royales, à refuser de déguerpir du sceau de l'état, et menacez de vous insinuer dans le drapeau tricolore. C'était de l'audace, mais en pure perte, et vous deviez vous attendre à réveiller toutes les haines contre vous.

— Dès aujourd'hui je m'esquive et gagne la frontière. Je me blottirai dans un coin de quelque fourgon russe ou prussien. Je jouerai de malheur si l'on ne me ramène pas une quatrième fois.

— Moi, je cache dans la sacristie mes précieuses initiales. Si mes amis me croient, ils ne refuseront plus de chanter *Philippum*, ce qui ne les empêchera pas de vous donner la préférence sur la quasi-légitimité, pour peu que vous reveniez les plus forts. Au revoir.

PAGANINI.

Une de ces grandes renommées des arts qui ajoutent à la gloire d'un siècle; un de ces hommes de génie que le vulgaire étonné regarde comme des fous, et qui ne se manifestent qu'aux âmes douées de la sensibilité exquise qui fait comprendre le beau, le merveilleux, le sublime.

Pendant long-tems qu'avez-vous su de Paganini? dites.

D'abord, Paganini n'existait pas; c'était une plaisanterie que son nom et son mérite; un classique violoniste avait imaginé, pour tromper l'Europe musicale, ces études inexécutables publiées sous le nom de Paganini. N'était-ce pas ce qu'on vous racontait il y a douze ou quinze ans?

Puis on parvint à vous persuader que l'être impossible existait; que c'était un artiste, un artiste créateur, romantique, puissant par son originalité. Et sur ce mot originalité on équivoqua. On vous fit de l'original un extravagant; on vous montra son talent saltimbanque, dansant grotesquement un concerto bouffon sur la quatrième corde ou sur la chanterelle; on vous peignit Paganini appliquant toutes les facultés de son imagination à composer des poses bizarres pour son violon et son archet, à se disloquer le corps pour jouer derrière son dos, sous sa jambe, ou avec ses pieds. Il n'est conte puérile qu'on n'inventât pour se moquer du musicien qui se moquait des difficultés, et qui en proposait de telles aux plus habiles, que c'était comme de véritables énigmes auxquelles aucun d'eux ne pouvait rien comprendre.

L'amour-propre irrité, et le besoin de faire de la caricature, dans ce pays de vanité et de raillerie transformèrent Paganini en un sot ridicule, en un charlatan, bon tout au plus pour plaire au peuple des carrefours. Cependant des amateurs entendirent le virtuose génois, et une révolution se fit en France dans l'opinion qu'on avait de lui. Il grandit d'autant plus qu'on l'avait fait petit outre mesure; on en parla avec estime, avec admiration, on le désira: il est venu.

Avant l'artiste, voici l'homme.

Mardi, c'était à une de ces délicieuses soirées de Baillot, véritable cours de littérature musicale, où toutes les écoles harmoniques apparaissent avec leurs chefs-d'œuvre, heureuses de l'appui de cinq concertans habiles dont Baillot est le directeur. On jouait un admirable quintette de Mozart; Baillot était pur, élégant, ferme; il analysait par un prodige d'exécution simple et brillante les beautés du maître; on se récriait de tous les coins de la salle...

Le morceau fini, des applaudissemens réitérés paient la troupe lyrique du plaisir qu'elle a procuré à cent auditeurs enthousiastes; un homme se lève, monte sur l'estrade, prend avec chaleur la main de Baillot, et lui fait un de ces compli-

mens qui récompensent un artiste de vingt ans d'efforts et qui valent cent succès.

Cet homme vêtu de noir, maigre, grand, extraordinaire, c'est Paganini.

Personne ne le connaît et tout le monde le nomme; c'est que Paganini seul peut avoir le droit de parler ainsi de Mozart à Baillot, et de Baillot à Mozart, que les concertans viennent de faire revivre par une sublime évocation. On regarde et l'on applaudit.

Quelle physionomie! quel caractère! Cette tête si singulièrement belle par en haut, si singulièrement cahottée par en bas; ce front vaste, largement sillonné de rides, et couvert de veines saillantes; ces yeux, étincelans par intervalles, mais le plus souvent mélancoliques; ces sourcils qui couronnent la voûte profonde où se cache le regard; ce nez long et recourbé; cette bouche inclinant à droite, relevant à gauche, enfoncée sous des lèvres minces, derrière lesquelles il semble qu'il n'y ait plus une dent, bien qu'une seule dent peut-être soit absente; sous cette bouche de septuagénaire, un petit menton cicatrisé, surmonté d'un bouquet de poils noirs, et accompagné d'une barbe de jeune homme qui rejoint d'épais favoris: tout cela couronné par une chevelure noire, tombant par longues mèches sur les épaules et laissant le front à découvert; tout cela mis en jeu par une âme forte, mais affaissée pour le moment par une maladie qui donne à Paganini la plus étrange expression. Je ne puis vous rendre ce qu'il y a de fantastique dans cette tête; ce serait une admirable création de peinture. On dirait d'une figure inventée par Hoffmann ou Goëthe; il y a le Christ, le Dante, Voltaire, Pétrarque, Rottou, Carle Vernet; que sais-je? tout, jusqu'à Franconi, Franconi poétisé bien entendu.

Vous savez l'homme.

— Et l'artiste? L'artiste, c'est encore l'homme, mais dans ce qu'il y a de beau; c'est l'ange sous le démon...

Il arrive, ayant à la main ce que vous appelez un violon; il salue en danseur qui ne sait pas danser, avec une timidité gauche, un sourire étrange; puis il se pose sur sa hanche, devient grave, réfléchi; il commence, et l'homme disparaît.

L'archet, les mains, le violon, le corps, vous les voyez, et vous n'êtes avertis qu'ils sont là que par certains accidens admirables de difficultés. Il n'y a plus qu'une tête et une âme; une tête qui souffre, parle tout bas, et dit à l'instrument de ces mots magiques que le profane n'entend point et auxquels l'âme répond tout de suite.

Car son instrument c'est son âme; elle rit, pleure, chante, gémit, se perd en élans de grâce, de sensibilité; pathétique, fantasque, ardente, passionnée, bizarre, pleine de goût.... Non, il n'y a point de vocabulaire pour analyser cela; sublime, prodigieux ne disent rien de ce que je veux vous dire.

Baillot, de Bériot jouent admirablement du violon; celui-ci joue de.... trouvez un mot, si vous pouvez. Il a créé des sons, un instrument; il est nouveau, incroyable, inimitable; il est lui, Paganini, qui fait bondir de joie, qui émeut, qu'on applaudit avec étonnement d'abord, avec enthousiasme après, puis avec frénésie.

Paganini! Il fallait Paganini pour nous faire oublier pendant deux heures la Pologne, et l'avenir terrible peut-être de la France.

BIGARRURES.

* * Le saint-père et les cardinaux ont retenu leurs places